

Quelle est l'origine du Zététique Théâtre? Quel portrait en dresseriez-vous?

1986. Il était une fois un comédien liégeois. Il quitte une compagnie théâtrale où il vient de contribuer à un projet théâtral en collaboration avec les Centres de jeunes. Il y a découvert un sens et un enjeu à son travail qui l'ont séduit. Un projet qui voit converger ses engagements artistiques et citoyens, politiques. Il prolongera l'aventure. Mais le théâtre ne se joue pas seul. Il lui faut remuer son petit monde d'amis en soutien et trouver des collaborations. À l'abordage !

Sur fond de crise économique, qui se prête mal aux initiatives, il y aura des gens, des rencontres précieuses qui ne craignent pas l'engagement. Anne-Marie Loop est de celles-là. Une marraine, une clef de voûte, au choix, partante pour une trilogie. Pas un projecteur, pas une allonge, pas un radis! Un peu moins de quatre mois plus tard, le 26 décembre 2006, le premier spectacle du Zététique Théâtre sort. La Presse titre : « Le Zététique kèksèksa ? » et « Le Zététique n'est pas zozo. » Depuis, quatorze spectacles – quatorze créations – se sont succédés.

Pour faire le portrait du Zététique, avance Luc Dumont, il faut passer par son public qui le définit. Il ajoute qu'il existe aussi un texte de G.Perec, extrait de « L'infra-ordinaire », que j'aimerais avoir écrit pour définir notre projet tant il cadre les personnages, les situations et les propos de nos spectacles. J'aime bien dire aussi, sans prétention, que j'essaye de faire parler les silences : je donne à révéler au personnage ce qui, dans la vie, serait resté caché, secret.

Un autre aspect important du Zététique relève de la complémentarité entre la création des spectacles et le travail d'animation. C'est une facette à laquelle nous tenons, pour laquelle nous consacrons beaucoup d'énergie. Il y a là-dedans l'idée que le théâtre est un outil, qu'on ne s'en sert pas comme d'une fin en soi. Nous cherchons à ce que notre travail théâtral s'inscrive dans des projets plus larges de développement social et culturel, en synergie avec des associations de ces secteurs.

Qu'est-ce qui vous a attiré au théâtre ?

Il y a quelques temps, j'ai été invité à rencontrer des jeunes en stage qui m'ont posé cette question. J'ai répondu : « Il me semble que j'ai commencé à faire du théâtre quand je suis devenu enfant de chœur ». Il y a là quelque chose de l'ordre du rituel. Plus tard, j'ai entendu un comédien (mais lequel ?), qui racontait la même chose à la radio.

A la sortie des Beaux-arts, et un premier contact avec le théâtre de marionnettes pour lequel j'ai peint des toiles de décor et soufflé des bulles de savon... je militais pas mal dans les comités de chômeurs. Époque des occupations d'entreprise où intervenaient théâtraux et musiciens. (Fonderies Mangé, LIP, etc.) C'est lors d'une de ces réunions que j'ai rencontré un représentant du Théâtre de la Communauté.

Je lui ai demandé s'il n'engageait pas quelqu'un. Un coup de bol, deux jours plus tard, j'avais un contrat ! Huit ans alors pour découvrir le théâtre de l'intérieur, pour m'y former. Ce temps passé, j'étais conquis par le métier mais aussi gagné par un indéfinissable manque. J'avais découvert d'autres facettes du théâtre grâce à Isabelle Pousseur, Jacques Delcuvellerie, René Hainaut et Anne-Marie Loop déjà, qui ont déclenché chez moi l'envie d'aller vers d'autres horizons.

Comment travaillez-vous pour écrire et créer un spectacle?

Le processus évolue au fil du temps. Mon attachement à l'écriture a modifié peu à peu les choses. Au début, metteur en scène et comédiens se réunissaient pour travailler directement sur le plateau. Des improvisations créaient une matière que je remaniais pour donner une cohérence au texte.

Le plateau était alors primordial.

Au fur et à mesure, l'écriture préalable a pris plus d'importance. Je me suis aussi risqué à la mise en scène. Je suis souvent parti d'un thème que je voulais approcher. Pour « Judith », par exemple, ce fut le suicide chez les jeunes, dont les chiffres impressionnants en Wallonie m'avaient marqué. Là, je me suis amusé à construire une série de scènes dont je ne connaissais pas l'enchaînement et à travailler sur le personnage (j'aime toujours cette notion de personnage même si elle est souvent décriée aujourd'hui). Puis au fil des impros, de nouvelles scènes sont apparues, que nous testions sur le plateau. Avec « Type inconnu, modèle standard » et la collaboration déterminante avec Didier De Neck, une troisième étape s'est initiée. Avec Didier, nous avons consacré beaucoup de temps à l'écriture à table avant de faire le premier pas sur le plateau. Un pas important qui s'est confirmé avec mon séjour à la Chartreuse.

Aujourd'hui, ce qui déclenche un nouveau texte repose moins sur un thème que sur l'idée d'une histoire (pour « Trente-deux/dix », je voulais écrire une histoire d'amour, à ma manière), ou une image (celle de voir deux générations sur le plateau pour «Trois Elles Qui »).

Qu'avez-vous appris en 20 ans? Si vous avez appris quelque chose...

J'espère quand même un peu... Beaucoup, passionnément.

Cette question est très vaste : j'ai appris 82 millions de choses différentes.

A écrire! J'ai appris le plaisir d'écrire!

J'ai appris que les projets et l'histoire d'une compagnie se dessinaient à partir des rencontres que tu as la chance de faire ou que le hasard te pousse à faire. On dit que la chance se taquine.

J'ai découvert « mon » rapport au jeu théâtral. Un rapport qu'il me plaît de travailler. Je ne suis pas un avant-gardiste, je ne fais pas du théâtre expérimental, peut-être un artisan ? J'essaie de travailler autour de ce que le théâtre garde de spécifique, d'inimitable par les nouveaux médias, ce qui m'amène à travailler sur l'idée du moment de la représentation, du dire aux gens « ici, on n'est pas dans l'illusion, on est en train de jouer à vous raconter une histoire ».

En spectateur, j'ai appris que le théâtre pouvait offrir des moments parmi les plus forts de la vie et des moments parmi les plus chiants. Quand le plaisir est là, il est énorme; lorsque l'ennui est là, il est terrifiant. Oppressant.

J'ai tenté d'apprendre à écouter, j'essaie de capter... Pour écrire, il faut écouter, beaucoup, ce qui se dit et ce qui ne se dit pas.

J'ai appris à relativiser le théâtre. Un spectacle demande un investissement très important, un métier qui s'apprend sans fin et pourtant, une pièce de théâtre n'est pas grand-chose.

J'ai appris un peu de comptabilité, à écrire un dossier, à sourire quand il le faut, à coller des étiquettes... Parce qu'il faut orchestrer un projet, mettre en accord tes désirs artistiques, ton projet culturel, une réalité économique, des conditions techniques strictes, un engagement personnel : il y a

une combinaison à trouver dans ce carcan, ce melting-pot pour conserver la plus grande liberté possible.

Quels sont vos projets pour l'avenir et avez-vous les moyens de les développer?

J'ai un imaginaire très sage, qui est devenu très sage quand à la forme à donner aux projets. C'est peut-être triste mais j'ai appris à avoir des projets à la mesure de mes moyens. Je ne rêve donc pas de projets hollywoodiens. À moins que...

J'ai un projet fou, hors de mes moyens : me consacrer entièrement à l'écriture. Je n'ai ni le temps, ni l'argent pour m'offrir ce cadeau. Le temps est un adversaire terrible, je feins de l'oublier pour le prendre à contre-pied. Zen.

Autre projet, j'aimerais que des jeunes comédiens, auteurs, animateurs s'approprient le Zététique.

Nous y travaillons, des germes apparaissent, au Zététique la moyenne d'âge diminue. Mais les écoles n'apprennent pas à leurs élèves à créer un projet, à diversifier son boulot. On voit tout de même des jeunes qui se risquent à la démarche mais qui préfèrent commencer à zéro plutôt que de travailler avec une compagnie déjà existante. Actuellement, je travaille avec Catherine Daele, une jeune auteure dont je voudrais monter une des pièces. On va voir ce qu'on peut faire...

Naïvement, trop positivement, je crois que j'ai déjà une chance démentielle. Il y a vingt ans que je vis de ce que j'aime, et que je vis comme j'aime vivre. Ça ne se dit guère. Ne le répéter pas.

Comment rêvez-vous le théâtre jeune public de demain?

Je rêverais d'un théâtre qui ravirait le jeune public autant qu'il ravirait ceux qui le font! Et les adultes qui l'organisent. Ça semble tomber sous le sens, mais je crois que c'est plus difficile à atteindre qu'il n'y paraît. Cela ne suppose pas de caresser le public dans le sens du poil mais de croire que le public a le droit d'être surpris, étonné et ébloui par les spectacles qu'il découvre.

Propos recueillis par Cali Kroonen, Le Petit Cyrano, édition Noël au Théâtre 2006.